

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ÊTRE. — SAVOIR.

LE FANTASQUE

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'oléis ni ne commandé à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je veux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par

N. AUBIN, Rédacteur.
Wm. H. ROWEN, Imprimeur.

No. 32, Rue. St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. Le prix au vol. se compose de 56 numéros et se divise en trimestres de 24, sans préjudice pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par an payable trimestrièrement d'avance.—On ne reçoit pas de souscriptions pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est sur footing pour toute la province. Tous les communications, demandes ou déclarations devront être adressées.—On insère gratuitement tout ce qui n'est ni de nature purement personnelle ou privée ne s'écrit admissa que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

Mélanges Littéraires.

La mère en permet la lecture à ses fils.

DEUX HEURES AU BAL DE L'ÉPIQUE

Il y avait deux ans qu'Égène Serva s'était marié. Eudora avait trente ans et Victoire, sa femme n'en avait que dix-neuf. Elle était peut-être un peu jeune pour lui mais elle avait tant d'amour, et Égène tant de dévouement, que chacun d'eux faisant la moitié de la route, l'un en avant, l'autre en arrière, ils arrivaient naturellement au même point et se croisaient du même côté.

Depuis deux ans, Égène ne croyait pas avoir acquis le droit de se plaindre, bien qu'il trouva sa femme un peu coquette et un peu trop éprise du monde. En effet, les des plaisirs et de leurs folles illusions, il avait été un amoureux paisible, pas sans charmes. L'amour de sa femme, Péru de quelques années, au lieu de poésie, on ne de peinture devait occuper à la fois son âme et son esprit. Tous ces biens réunis, il me demandait rien au-delà.

Malheureusement Victoire avait été élevée dans le catholicisme et dans la science, au sein d'une des familles puritaines qui ont hérité de toute lecture profane et non de les spectacles et les bals des tentations de Satan. Victoire était si malade et si fatiguée de son mariage, elle avait perdu tout son sens et son esprit, devant ces temps vifs tourmentés dans lesquels on lui défendait de penser, quelques mots de louanges étaient venus éblouir ses regards; quelques unes harmonieuses avaient fait bondir son cœur, et elle avait dû renoncer dans le secret de son âme ses étonnants et ses brûlants desirs. On comprit d'instinct que l'amour de Victoire avait éveillé toutes ses sympathies. Non-seulement son mari était joli homme, spirituel et tendre, mais encore l'idée du mariage s'était associée chez elle à celle de la liberté et du plaisir, et s'était élé, en l'acceptant pour époux.

Eh! bien, je vous reconnaîtrai, dans les étonnants, qui devez être les plus délicieuses entre tous les fruits défendus!... Comme Emma Darcy, j'irai donc au spectacle!... Au concert!... Et au bal!... au bal!... Pendant huit jours ce seul mot l'avait fait rêver.

Égène, après son mariage, heureux de donner tant de bonheur à sa jeune femme, lui laissa pleine et entière liberté. Il n'ajouta de ses étonnements naïfs, de ses ravissements sans nom, il se plaça à la gauche de surprise en fait. Il aurait voulu sa fortune contre une joie pour sa belle compagne! Il aurait voulu dix années de sa vie entière l'expression de bonheur qui se renouvelait à ces mots: l'annonce d'une fête. Il était ému, et radieux, lorsque Victoire, dans un de ses moments d'admiration passionnée, tournant vers lui ses beaux yeux étincelants de plaisir, lui disait:

joissances mondaines. Il eut ses illusions mélangées, ses rêves plus qu'ambitieux, et il parla à tort. C'était un peu trop tôt. Victoire avait à peine fleuri la vie; elle était éblouie elle n'avait fait que quelques pas dans cette route nouvelle, et il voulait que déjà elle revint en arrière, ou plutôt qu'elle courût devant elle, sans s'arrêter, pour le rejoindre plus vite, lui vint de raison. Il avait tort. Mais que voulez-vous? Il avait été de goûter du bonheur qu'il avait rêvé. L'heure n'était pas venue, il essaierait d'avancer.

Au premier mot de retraite, Victoire se récria, elle protesta, et se heurta à un de mariage, les larmes d'une jolie femme sont encore toutes pleines. Égène souria et dit: "Bonne nuit!" Mais il eut beau attendre, la femme du plaisir devint Victoire plus qu'aimée. Son amour d'enfance, Emma Darcy, femme légère et frivole, l'avait trompé. L'heure n'était pas venue, la fête s'égarait, et qui pouvait dire que le cœur ne suivait pas la tête.

Pou à peu le cœur mari avait perdu sa sécurité. Il se plaignit plus souvent; on ne d'attendre se méfiait des réponses de sa femme; c'était un enfantillage, se révoltant à la première opposition qu'il rencontrait.

Égène recommença à s'impétier sérieusement le mal empirait. Victoire était belle, elle tenait le sceptre de la mode. Le cercle d'amateurs qui l'entourait devenait chaque jour plus nombreux, et il ne le nombre, il se trouvait un certain Hector de Nivernis qui appartenait plus près que les autres de Victoire, et qui avait déjà obtenu un ou deux de ses regards; qui éprouvait un mal prévoyant!... Et le pauvre Égène tremblait.

Un jour donc, à midi, il entre chez sa femme. A peine remise de la fatigue du bal de la veille, enveloppée dans une robe de chambre, elle est assise tranquillement sur une ottomane; ses yeux sont fermés, elle s'ennuie ou rêve encore aux ravissements de la fête. Il n'y a qu'un demi-jour dans la chambre de la belle dormeuse, et Égène une traitressement les rideaux.

—Que fais-tu, Eugène? s'écrie Victoire en portant sa main sur ses yeux. Le grand jour me fatigue horriblement.

—Mon Dieu! ma bonne amie, dit Égène avec une simplicité affectée, j'ai une découverte qui m'afflige, je ne te croyais pas la vue faible!...

—Je ne vois ni pas dit cela, te rit Victoire avec une petite grimace de mauvaise humeur; mais il me semble que vous pourriez avoir un peu plus d'égaards et penser que, lorsque je rentre du bal à quatre heures du matin...

—Le soleil de midi te fait mal? c'est à quoi je pense, à ta santé surtout, qui m'inquiète. Voilà, tes yeux commencent à ne plus pouvoir supporter l'éclat du jour, ceci est grave. Après cela, tu es aujourd'hui d'une pâleur qui ne concorde pas à ma raison. Le carnaval touché à son fin nous allons entrer dans un temps de pénitence, et, pour ta santé, je crois qu'un séjour d'un an ou deux en province te serait fort nécessaire. Voilà ce que je te propose.

—Mais vous vous trompez, je ne suis pas malade de tout.

—Si ce n'est toi, c'est donc notre bourse.

—Que voulez-vous dire? reprit Victoire avec une sorte de dédain.

—Pardou, ma chère amie, je sais bien qu'il n'est pas très-poétique de te parler ainsi lorsque tant d'autres, mieux appris que moi, te parlent d'amour; mais c'est que malheureusement je suis obligé de voir et de compter pour du nez, et du train d'autrui tu vas, il te faudrait deux ou trois cent mille livres de rente.

—C'est-à-dire, interrompit Victoire, en se renversant nonchalamment sur l'ottomane, et en regardant vers le feu ses petits pieds enroulés dans des pantoufles de velours noir, c'est-à-dire que vous savez jure de me faire retourner en prison, moi qui n'ai ni plus de vingt ans. Vous avez essayé de la liberté, et maintenant vous essayez de me faire venir; vous ne réussirez ni d'un côté ni de l'autre. Je vous l'ai déjà dit, si vous n'ajoutez pas le monde, libre à vous de vivre dans la retraite; mais moi...

—Madame, ce que je veux n'est ni d'être en retard, ni de vous le répéter sérieusement. Vous faites de beaux rêves, et votre comptabilité finira par mieux de même votre esprit; mais je souffrirai si l'on ni l'autre de ces malheurs.

—Mais, monsieur, vous devenez un véritable tyran.

—Pardou que vous voudrez; mais j'aime mieux passer pour un tyran que pour un sot.

—Ah! tu Emma est devenue si méchante Victoire, en passant son mouchoir sur ses yeux elle est libre!

—Hélas! madame, je n'ai pourtant pas envie de mourir pour vous faire se brouiller!

—Eh! je suis, monsieur, que, quant à mon bonheur, il vous inquiète de fort peu.

—Pas à ce point du moins!... Revenez, point de votre réminiscence. Je j'aime sincèrement à te voir. Pour devenir une douteuse, il n'est pas de sacrifices que je ne consentisse à faire. Je te pardonne ton goût pour la parure; si toi, j'ajoute, je ne demande pas mieux, mon amour propre de mari y gagne. Arrêchez quelques heures de vie au plaisir, bien entendu; on en accorde mieux que les charmes du repos. Mais à toutes heures il faut passer des heures; par les unes, celle de la raison; pour les autres, celles de nos fortunes.

—Eh! monsieur, je vous ai apporté 300,000 fr. de dot.

—Ah! des chiffres!... soit. De mon côté je t'en ai apporté autant, c'est-ce pas? les positions sont égales... Si je t'aimais moins, je te dirais: tout ce que bon vous semblera. Vous vivrez de votre côté, moi du mien; si l'un de vous se défait, l'autre se rapproche avec un regard affectueux, notre bonheur serait détruit, Victoire. Ce bonheur que j'ai attendu de toi serait perdu sans retour. Tu l'ontes, je veux te la conserver; et pour moi que pour toi. Ceci d'ait être l'histoire de femmes. Il ne faut pas qu'un souffre plus de l'autre. Tu es jeune, tu ne vois pas la pièce que l'on tend sous tes pas; tu ne vois pas qu'on t'éloigne de moi qui te donnerai amour et bonheur pourvu que tu viennes me le demander. Fais un retour sur toi-même. Depuis longtemps, nous en

...sommes plus heureux. Eh bien! l'oublié tout, et tu le veux, et je ne te demande pour cela que de rompre avec ton amie, Mme Darcy. Sa conduite, plus légère, t'en fait un devoir.

Victorine qui s'était émue à la fin du discours de son mari, ressuscita à cette dernière phrase. — Emma! une amie d'enfance, n'espère pas que je me sépare jamais d'elle. Vous voulez m'invalider de toutes mes affections pour ma dompteur plus complètement, vous n'y parviendrez pas.

—Victorine, j'ai tout essayé pour vous faire comprendre que je ne voulais que votre bonheur maintenant. Pensez et je défends. Pensez que nous renonciez à cette vie agitée qui compromet votre santé, et je vous défends de voir Mme Darcy.

—Elle vient ce soir me chercher pour aller au bal.

—Vous n'irez pas.

—Victorine...

—Pirai, monsieur.

—Nous ne pouvons vivre ainsi, Songez que mon autorité négligée...

—Vous avez raison, et je ne vois qu'une séparation...

—Une séparation... oh! quel mot prononcez-vous! Je ne puis pas être marié, vous Victorine! Vous... Le mal est plus grand que je ne croyais... Vous répondez tout à fait d'un terrible paroles... on en effectue, tout sera fini entre nous... Maintenant je vous laisse ma liberté, et vous allez à ce bal, vous aurez prononcé notre séparation.

Eugène avait plus profondément ému qu'il ne le laisse paraître; mais, au tremblement de sa voix, Victorine avait senti tout le mal qu'elle venait de lui faire. La jeune femme, que de nouvelles conseils égarèrent, n'avait été que légère, et son cœur était resté pur. Au fond, elle aimait toujours son mari; mais Emma lui avait si souvent répété qu'elle devait divorcer, que tous les matins au réveil une fatale tendance à la tyrannie que s'établissait dans la première aurore d'un mariage qu'on devait éveiller son autorité, sous peine de la perdre pour jamais; elle lui avait dit si souvent qu'une jolie femme devait régner et qu'à son âge tout était permis; elle lui avait tant répété ces choses que Victorine était peu à peu insensiblement devenue. Mais lorsqu'elle vit le terrible résultat de cette révolte contre ses devoirs, elle eut peur. D'abord elle pleura; elle répéta vingt fois qu'elle était la plus malheureuse des femmes, et enfin elle se décida à ne point aller au bal.

Le soir, à onze heures, Emma Darcy entra chez elle.

—Comment! tu n'iras pas encore habillée... tu es ce que tu es? Tu pleures!...

—Oh! ce n'est rien... une migraine... Je ne t'accompagnerai pas ce soir.

—Y penses-tu? Tu lui masquas à l'opéra! toi qui n'as jamais eu l'air possédant qui plus piquant que d'être, invisible, au milieu de toute cette foule insouciante; de surprendre des secrets, de se servir de ceux qui l'on possède pour intriguer des amis, des amis, des connaissances; et qui de plus délicieux que d'inspirer ses passions, de commencer des intrigues, dont le plus grand mérite est de lui avec le bal! et tout cela à l'ombre de ce protecteur, qui nous permet d'entendre tant de choses que vous ne pourriez écouter si vous ne découvriez. Qu'il délicieux souvenir vous reste après cette heure de folie! et tu y renoncerais!...

—Pirai si peu, je ne suis pas intriguer.

—Qu'importe! il s'agit que votre passé au bal pour l'oublier à ce mystère... et cela sans jamais, sans même s'en apercevoir. Mais je ne t'ai jamais vue si timide.

—Si! fait tout te dire... c'est que mon mari s'y oppose... si pourtant je ne lui ai pas dit que c'était au bal de l'opéra... ce serait bien plus encore.

- Et tu es sûr?
- Que faire?
- Résister.
- Si tu n'as comme il est en colère.
- Folie! l'empêtera tout cette nuit, et demain il aura tout oublié. Tu ne lui diras pas où te es allée.

—Mais s'il l'apprend...

—Et comment? avec un masque, qui le reconnaît enfant... Ne suis-je pas d'ailleurs tout à l'échappée? Je reprends de tout.

E d'une main rapide, elle défaisait les rubans qui retenaient l'épave de chambre de Victorine. La jeune femme se défendait faiblement. Emma, tremblante, elle se laissa entraîner.

—Ah! moins, Emma, laissez-moi appeler ma femme de chambre.

—C'est inutile, j'aurai fini plus tôt qu'elle.

A continuer.

LE FANTASQUE.  
 QUÉBEC, MÉCRÉDI, 19 AVRIL, 1872.  
 P. K. K. K. K. K.  
 REFLECTIONS (NOUVELLES) CANADIENNES.  
 (Qui bien aime bien traite).

La question du siège du gouvernement me paraît plus que jamais l'esprit public, c'est-à-dire les passions politiques de nos admirables frères de l'Union Canadienne. Il est impossible de donner une idée, même faible, de la fureur qui agite les cœurs qui s'agitent pour conserver la constitution. Les journaux parés par le *gouvernement* abandonnent la partie occidentale du Canada au verra sans peur des villages incendiaires, des hommes enragesés les démentes, des citoyens ravagés et pillés, enfin c'est unanime pitié quoique brusque de faire entendre que messieurs les torques qui donnent à tous les diables une oyanté qui ne rapporte plus d'argent, sont bien décidés au moins s'ils se croient les plus forts, à se livrer à toutes les récriminations de la guerre civile. Nous voyons avec satisfaction une conversation rapportée par le *Courrier des États Unis* que sir Chs. Metcalf considère l'Union des Canadas comme une injustice. Tout politique consciencieux et libéral qui n'a pas point comme feu le Poulé et l'Inde qui n'a pas point attaché à cette mesure ne pourra manquer de convenir que l'Union du Canada avec le Haut peut obtenir l'anglification du premier et assurer que tous les deux la domination britannique est la plus folle chose qui se soit encore imaginée. A peine deux ans se sont-ils écoulés que l'anglification est en déroute et que messieurs les superloyaux menacent à tout propos d'appeler les américains. Il fut de toute nécessité profiter du séjour du gouvernement actuel pour agiter le rappel de l'union. Lorsque nous aurons obtenu cette simple justice nous pourrions regarder, les mains dans les poches, nos voisins, frères les bretons s'entre-tués à belles dents. Pour cela il faut que les Canadiers orientaux s'orientent avec précaution, qu'ils s'insistent entre eux à tout prix et qu'on ne renâraque dans tout le monde qu'une action droite, constante, ferme, loyale et antirépublicaine. Pensons-y tous.

Nous rappellerons à nos lecteurs que c'est ce soir qu'a lieu la fête donnée par l'Institut des Arts-Arts dont nous avons parlé il y a quelques temps. Le programme qu'on peut voir au annonce promet de l'instruction et de l'agrément à la fois. Les amusements utiles sont si rares à Québec que chacun doit faire un effort pour ceux qui ont eu l'idée d'en risquer. L'essai n'aient point à se repentir de leur zèle mais qu'il soient un contraire indults par les succès à renouveau de solennité qui ne peut avoir que de bons résultats. Nous sommes arrivés à une époque où l'industrie indigène doit à tout prix se couvrir une protection toute particulière parce qu'elle seule dépend le bonheur matériel du pays. C'est aujourd'hui surtout que l'éducation entre elles ne doit avoir pour objet que la supériorité intellectuelle, la perfection industrielle et avec elles sans nul doute la satisfaction morale.

O inconséquence humaine! L'homme n'est jamais content et la femme encore moins. Il nous souvient que l'autrefois d'ancien chacun d'eux s'occupait après le mariage à son plaisir d'un de ce que le vieux hère semblait oublier son métier de blanchisseur; on s'entendait que murmures de la part de ceux qui ont ou qui ont peut de l'ingéniosité; si leur tardait d'aller rendre leurs fourures pittoresques, et chaudes, de faire entendre le gai tintement des grelots, songent pour que les légers loceux qui rejoignent tant l'opulent et l'olimpé semblent aux malheureux les laines des ongles qui compassent à leur misère ne pouvant la détourner. A peine cette infortunée arrive à-t-elle séjourner deux tiers de l'année parmi nous qu'elle s'occupe à jouissances de la vie présente du nouveau

et brément pour, le printemps, pour les fleurs, pour les jours voluptueux et chauds. Et il en est ainsi de toutes choses, hélas! Neige, fleurs, choux, pains, rubans, chapeaux, femmes, bottes, cannes, ministres et parolons, on vous appelle, on vous désire, pag' de l'honneur sans vous; mais à peine vous possédez-on qu'on songe à vous remplaceant.

Correspondance.

M. de L. Pindare.  
 Permettez-moi de vous adresser le récit de mes aventures, en commençant mon histoire par les mêmes expressions dont se servit jadis un historien moderne du Canada.

Par une belle journée du mois de Février, les temps était un peu paisible et les habitants résiliants. Le comte de District devait se rendre le lendemain à la capitale et à l'occasion de son retour. C'était vers ces heures du soir, j'étais à mon modeste manoir lorsque je vis venir un beau cheval; le beau cheval trinité un beau harid; la belle écurie portait deux beaux capots de beaux d'otres et les belles peaux d'ours contenaient deux beaux messieurs que je pris tout d'un coup pour deux apprentis de docteurs qui venaient faire par chez nous quelque superbe capture à leur façon. Mais non pas; je vis bien vite que je me trompais et que ces messieurs ne cherchaient pas des débris puisqu'ils s'arrêtaient en vis à vis de moi et l'plus vieux s'adressant à ma personne me dit: Mon onsi j'osomes bien fatigué et notre cheval de même, et je voudrais coucher dans mon autre cheval si je puis trouver quelque homme honnête, fidèle et à l'air de pas bien laid, j'aimerais d'avantage qu'allons défendre les choses d'habitués qui en ont... à ce mot d'avocat j'éto poliment un tuque et je leus j'is: Messieurs, si vous aviez quelque intention à l'égard de venir loger par chez nous, je ferais tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous recevoir; ma femme aura soin de vous et moi je me charge d'votre cheval.

Alors celui qui m'avait parlé le premier se mit à regarder le petit rade qu'était à côté de lui. Celui-ci lui le répondit que par une permission de tête inassumée. Alors lui, prenant son parti de lui-même, me fit un compliment suivant son ordinaire et m'adressa: messieurs, vous êtes bien laid. J'accepte votre offre. Comme il finissait ces mots j'ajoute à la bride de son cheval et j'lo mets dans ma monture qui même tout droit à ma maison et je j'is, mes promesses. Il me de le servir tout tout en lui deux rangs respectifs d'arceats et de cheval et je me dis en moi-même: C'est pour le coup qu'il fallais en apprendre des nouvelles de la ville, car on dit que n'y a pas de métier qu'on la langue mieux perdus que ces perdards là. J'allons les faire jager sans qu'y s'en doutent et j'ois sur moi ma femme va m'envoyer chercher l'maître d'école, qu'en a par exemple du génie et du grand esprit, autant dans son petit doigt que moi dans un plus grosse ortail.

Enfin nous vîn arrivés choux nous j'éto entrer les deux messieurs dans notre plus belle chambre et l'autre cheval je vas le mettre dans la plus belle écurie de l'étable, entre l'vaches et le cochon qui leur feront comme de juste toutes les civilités et toutes les honneurs qu'on se doit entre bêtes pour les voyageurs. Ah ça! c'est bien fait d'occuper des maîtres. Si ma femme était un homme elle entendrait les affaires de politique et de même de politique bien mieux que moi, car quand l'maître d'école vient le soir les la gâchette, le lendemain elle peut me redonner et nous raconter tout ce qui y a dessus, en de dans et en dehors: faut les entendre j'iser ensemble et discuter les choses de pointe en pointe, d'épingle en aiguille; faut la voir d'écouter et lui donner du fil à retordre; elle peut j'iser, tant et tant qu'il la fin j'indurons, parce que c'est trop incompréhensible pour que je me fuisse dans la tête tout ce qui lui passe par la langue. La drôlesse a de l'esprit comme un diable, aussi à côté d'elle je reste tout bête et j'ai honte de moi-même et j'ai d'envies de me mettre à l'école du maître d'école pour tâcher d'attrapper un peu de c'te fine éducation.

Je vois ben, voi, m'aperçus ben que les gens d'instruction n'ont pas grand plaisir à la conversation puisque le maître d'école ne reste jamais chez nous quand j'suis seul à la maison ; j'ai dit que ça ne vaut pas la peine de m'apprendre les nouvelles de par en haut. C'est : quand ils prennent sur les tasques qu'ils s'en donnent à grande déboulture.

Pour en revenir à nos gars d'entre dans la maison, je chandé le public comme il faut et j'étais à souler à l'air. Mieux j'avais vu, vous souper ? Il me dit : Mieux j'avais l'habitant j'avons avec nous nos provisions et j'avons mangé vers quatre heures ; je me mangerais que demain matin à l'Ansel. A ces mots je suis de la chambre tout ébahi et je me die un soir-même : Bigre ! Il faut lui dresser des mets pour les faire manger ils sont plus difficiles à servir que le pain ; il veut en mequer du moi. (L'voilà m'a dit après ça qu'ils m'avaient dit des mentiries parcequ'il les a vu manger chez le cabaretier plus bas et sur une table comme nous autres.) Voyant qu'ils ne voulaient pas prendre de nourriture j'en suis cherché ma bouteille et leurs y dis : M'sieurs l's'avocats j'ai conservé une petite goutte depuis le jour où l'on de l'année, souhéz-vous en prendre une petite trancherie. Il en prit une lame et ensuite je m'adressa à l'autre petit fantarou qui s'est à souler et à faire un air d'écrit à l'autre en riant ; Je suis de la température. Quand j'vais cet air impertinent je ne lui en offre pas deux fois, j'en veux un petit tracas dans le verre et j'dis à votre santé, M'sieur l'Avocat, à votre santé, m'sieur le drôle. Je bus ça et j'fonce dans l'autre chambre avec un air pas top d'homme houreux.

Après ça voyant que j'avais fait pas trop écrivelle, ma femme me dit : Tu vas aller chercher le maître d'école. J'dis : Tais raison ; ils n'auront pas affaire à un sot, lui. Je m'en vais chez le maître d'école et je lui raconte toute la chose. Il me dit : Je va y aller mais ne le dites pas, car en voyant que je suis l'un homme d'indication ils ne voudront pas parler ; mais vous les ferez parler et moi je me mettrai dans le petit cabinet de l'autre bord du public et j'prendrai mémoire de toute. Y'a qu'est bon, je dis. Je m'en vais chez nous et dit ça à ma femme qui fit ben contente de la bonne idée du maître d'école et elle me dit : tu vas mettre tes culottes neuves pour passer la veille ; et moi sans faire semblant de rien j'ai de l'autre bord du public dans le cabinet pour aider au maître d'école à prendre sa mémoire. Ah ! je dis, ça ben raison. A ce moment le maître d'école arrive et moi je passe dans la chambre avec les avocats qui, dieu merci, vir et ne j'savais ce que c'était que du vivre, j'avais mis mes culottes neuves et le jabot de mon jour de noces, fier et reliqué comme un épauve de milice. En me voyant, l'homme, (c'est un soubriquet que ma femme lui a donné) se met à rire, mais je fis comme si de rien n'était et je m'approche de l'autre qu'est un vrai bouillon d'esprit et j'ai dit d'un air sans souci : Eh ben ! l'Avocat purlait-on des tasques en ville. (La la savais aussi ben que lui piquis que le maître d'école nous lit la gazette, mais c'était pour le faire parler.)

La dessus le fantarou prit la parole et dit en anglais quelques mots tout haut à l'aveant pour me miquer de moi. Mais l'autre ne lui répondit pas et me dit : Oui et il en fut aussi. Je dis : Comment, il faudra qu'on prie une tasque de barrière et d'marcher pour nous punir d'aller vous porter de quoi manger. Ah ! ben l'v'a qu'est drôle. Il me dit : Je ne suis pas d'accord là dessus. Je sais ben que j'n'aurai pas raisonnable que vous osez des tasques pour ça, mais il va faut pour les amolitions des rues et pour payer les dettes de la paroisse. Ah ! ben ! j'dis piquis c'est du monde j'allons nous assembler, moi et plusieurs de mes amis et j'allons faire des assemblées que j'appellerons paroisse, on empruntera de l'argent et je ferons arranger nos chemins et j' ferons payer ça par les promoteurs de la ville. Après avoir dit c'te belle floc de raison, pour achever de leur faire voir que j'my connaissais, je rajoutai : il paraît que vous de vous accordez pas beaucoup pour planter vos tasques, la gazette dit ben qu'ils ont affaire à des

gens qui ne s'mouvent pas avec des hureurs, surtout messieurs l'habit-rien, Phit-mon-don Roux-gras et : Chaque-voire, on dit qu'ils font une maistrice guerre contre Canigès, Laide, Mirque-l'anne, Vil-sonne, Simple-sonne. Quand j'ous l'achève le dernier pot y'a l'finin qui se met à cogner du pied en riant, comme s'il n'y avait jamais entendu parler de monde. (J'appose que c'était l'effet de sa température l'en il avait une bouteille qui appuât température et qui visait tout en) et le v'la qui s'met à dire à l'avant : Homo enimen. J'prends l'ausait la parole et j'oi dis : si mes mois sont minces les tiers sont terriblement gras, car tu n'es pas capable d'apaler avec des gens d'esprit, tu ne feras qu'un jargon petit appoué de malv' d'était si tellement fort en chose que je ne m'imaginais plus ; je les mets ce que j'ai fait fait si ma femme et le maître d'école qui consentent me porte de malice n'étant pas autres, enriant : Pierre, Pierre, ne se fache pas et l'avocat en dit nutant. Je les regardai et m'en fis tout farouche de colère dans l'autre chambre. Le maître d'école m'a dit après ça qu'il a entendu l'avocat faire à l'autre une fière correction en langue espagnole, tant il a d'air. Ma femme m'a dit que je lus en avis donné sur toutes les fois en veulx, en v'la, que j'étais en veine de fins ritaous ce soir là et quelle n'avait jamais passé une soirée aussi agréable depuis notre mariage. Quel dommage que l'finin m'ait interloché par son imbecillence, j'étais furieux et dans mon écharouissement je faisais feu des quatre putes. Enfin ils m'apaisèrent, mais je me fionnés ben que j'peut ne fumerait pas sa pipe pendant le lendemain matin.

Comme de fait le lendemain de grand matin nous j'apprêtâmes prêtés et l'avocat me donna la main comme un ami du premier ordre et moi et ma femme nous vîmes le renoncier de la préférence qu'ils nous avait faite de descendre chez nous au lieu d'aller chez les voisins ; alle le prin d'arrêter encore en repassant. Pour lui il demanda robe et embaraça, je les enveloppai dans leurs robes et j'leus dis : Sans rancune ! Ça serait passé comme ça sans l'infouable de finin qui se mit à dire : Avez-vous vu passer quelques autres messieurs du bureau ? Sans lui faire répéter la moi, je lui répondis : M'sieur l'heureux n'a pas besoin de venir par ici ; on a ben assez de lot qu'est-on oppressé, et j'dis à l'avocat, quand vous revindrez ne rancez pas votre droit car si je ne me retiens pas je l'emmenais en crayout.

J'avocé à ces mots sauta son cheval et part en criant, à la revoyance, Monsieur, au terme prochain je revindrai tout seul chez vous.

Ma femme c'était si satisfait d'entendre ça qu'elle suta de jure au cour du maître d'école croyant que c'était moi, tant elle était folle de contentement. Et moi tout fier d'avoir une épouse aussi polle pour les voyageurs et assez savante pour tenir tête au plus fin, je dis, fait que je fasse mettre tout ça dans la gazette.

PIENNICHIE.

HOURRA, POUR L'ESPRIT D'ASSOCIATION. Nous apprenons avec plaisir qu'en addition à la société St Jean Baptiste organisée pour enchanter plus par les canadiens et leur faire langage société qui fait des progrès satisfaisants, et outre la société des études, former pour répandre le goût de la discussion utile parmi la jeunesse et la classe ouvrière, il vient de se former une pou combattre le luxe sous toutes ses formes et encourager l'usage des produits du pays, agricoles et industriels. La liste des membres est déjà fort respectable et grossira sans doute rapidement.

District de Dorchester.—Assemblée Publique. A ST-NICOLAS.

A une assemblée publique des habitants de la paroisse de St. Nicolas, tenu le neuf du courant à l'issue de Police divin du matin, M. Scouyer, vice-président, Bazile Demers secrétaire, et P. A. Doucet écuier,

Dumera : Qu'est-ce que le plus profond échiné que cette paroisse apprécie, que l'état de la santé de Son Excellence et lui, j'ont plus de demeure à la tête du gouvernement de cette province et qu'elle a été obligé par cette circonstance à demander son rappel.

Proposé par Benjamin Gagnon écuier, secondé par M. Charles Martineau.

Résolu 2o. Que vu le départ prochain de Son Excellence, cette assemblée considère être de son devoir de faire prier, à Son Excellence, par une adresse l'expression des sentiments de gratitude qui animent la population agricole du pays, pour les bienfaits que la politique impartiale, juste et éclairée de son Excellence a été de nature à produire pour le pays, autant par la mise en pratique des principes de la constitution britannique que par les heureux changements introduits dans l'administration.

Proposé par M. Augustin Fréchette, secondé par M. John Sexton.

Résolu 3o. Que Son Excellence, en adoptant cette ligne de politique, en dotant le pays de ces réformes constitutionnelles, s'est non seulement acquis la confiance du pays, mais a su par-là rencontrer les besoins de la population, entendre donc les vœux et les prières ne cesseron d'être adressés au souverain dispensateur de toutes choses pour le succès et le bonheur de Son Excellence et la prospérité de son illustre famille.

Proposé par M. Germain Charland, secondé par M. François Gagnon.

Résolu 4o. Qu'un comité composé de sept membres soit nommé pour préparer une adresse à Son Excellence basée sur les résolutions précédentes, et que MM. Benjamin Gagnon, Joseph Gingras, Augustin Fréchette, Jean Bte, Doucet composent le dit comité lequel sera autorisé à signer la dite adresse, pour et au nom de cette paroisse, conjointement avec MM. les président vice-présidents et secrétaires et la transmettre à Son Excellence, Sir Chs. Bagot.

Après quoi, les remerciements d'usage ayant été votés au président, vice-président et secrétaire, l'Assemblée s'ajourna.

M. SCOTT, Président. BAZILE DEMERS, Vice-prés. P. A. DOUCET, Secrétaire.

St. Nicolas, 9 avril 1843.

ADRESSE A SON EXCELLENCE SIR CHARLES METCALFE.—Nous apprenons qu'après l'Assemblée ci-dessus il fut résolu à l'unanimité d'en convoquer une autre pour voter une adresse de bienvenue à Sir Charles Metcalfe et lui exposer les vœux et les besoins de cette partie de la province.

Adresse de bienvenue à Sir Charles Metcalfe adoptée à une Assemblée Publique des habitants de la Paroisse de St. Nicolas. A Son Excellence, Sir Chs. Metcalfe etc. etc. Qu'il plaise à Votre Excellence.

Nous les distingués cultivateurs et autres de la Paroisse de Saint Nicolas au nom et de la part des habitants de cette Paroisse approchons respectueusement, de votre Excellence pour le féliciter sur son heureuse arrivée dans cette Province et pour lui exprimer l'vive satisfaction avons après la nomination de votre Excellence au Poste important de Gouverneur Général des Possessions Britanniques dans cette partie de l'Amérique du Nord. Quoique nous reconnaissons les difficultés qui peuvent se rencontrer dans la haute position qu'occupe votre Excellence, nous devons cependant convaincus que la tâche laborieuse et difficile entreprise par votre Excellence sera accompagnée du même succès qui a marqué votre carrière publique à différentes autres époques ; la on nous a vu à Notre Gracieux Souverain et nous avons appelé pour le service public ; en outre, que les vents publiques et privées de votre Excellence deviennent pour nous un gage certain que les mesures de votre présente administration seront toujours conduites avec justice et impartialité et tendront également au bonheur et à la prospérité de toutes les classes des sujets de sa Majesté.

Votre Excellence peut demeurer assuré de

